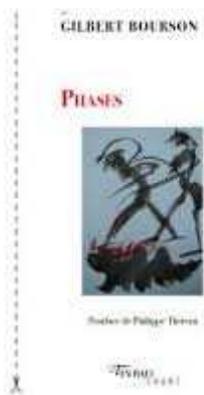


lelitteraire.com

BY JEAN-PAUL 2 | 2 FÉVRIER 2020 · 11 H 15 MIN

Gilbert Bourson, *Phases*



Ne pas laisser finir le “comme ça” ou retour amont

En redonnant sinon renaissance du moins relecture à “L’Iliade”, Gilbert Bourson nous permet de voir enfin le “visage” qui se cache en elle. Tout un couplage d’une prose poétique supérieure crée le passage de la guerre à l’amour, des termes de la polémologie au domaine aigu et élané des échanges amoureux.

D’aucuns trouveront ici une interprétation excessive du texte quasi premier (et plus passionnant que l’ “Ancien Testament”). Toutefois, le désir souffle des naseaux et mâche le cuir des corps et des âmes et ce, dans une traversée des temps. Car s’il y a Homère, existent ici tout autant Lucrèce, Monteverdi pour ouvrir le bouclier de bouches qui ne sont en rien amères.

En une seule et immense phrase (elle commence avant le début du livre et ne s’arrête pas à son terme) se charrient, venus de l’Empyrée, des goulées de souffles et de sueur au-delà des ultimes retenues. L’air alors s’avale entièrement dans la propulsion d’éros. Bourson prouve qu’une lecture seconde devient première.

Elle instaure une communauté inavouable (ou non) en lieu et place de celles qui se font face. Les pulsions changent de camp et de champs. Il n’est plus question à proprement parler de bataille même si ça ferraille sec (mais c’est une façon de parler).

Le lien entre deux registres opposés crée une réalité opulente, charnue qui ne fait pas un trou dans le texte grec mais le verbalise en un trousseage et un échevelé où les serpents célestes bavent plus qu’ils ne piquent au sein d’un transfert du carnal funèbre de la guerre à celui de la joie des stupres.

S’il est besoin de rassurer le lecteur, précisons que Bourson ne tombe jamais dans la “pâle raison” du logos. Il offre le pâmoison car la poésie de L’Iliade, ce n’est peut-être que ça, au fond. L’auteur évite que la plaie des amendes suintant cicatrise. Il appelle des glissements dans leur fourreau où les épées s’enfoncent vers la disparition mais sans perspective d’apaisement sinon celui – progressif – du plaisir.

L’auteur crée ainsi une prolifération poétique en tout ce qui bouge au sein de considérations anatomiques, militaires voire cosmiques. Les organes prouvent que toucher n’est pas jouer tant que le fil des épées se contente de se croiser dans un théâtre tragique.

Ici, à l’inverse dans une langue richissime mais dépouillée d’éléments superfétatoires et expiatoires, de telles “phases” per mettent, par la bande, à chacun de dire à l’autre : *ne me laisse pas ici parmi les ombres.*

jean-paul gavard-perret

Gilbert Bourson, *Phases*, préface de Philippe Thireau, Tinbad éditions, coll. "Tinbad – Chant", Paris, 2020, 80 p. – 13,00 €.

One Response to *Gilbert Bourson, Phases*

Guillaume Basquin

2 février 2020 at 21 h 13 min



Waouh ! Belle lecture ! (De ce texte si difficile à appréhender...)

[Répondre](#)
